

L'impression au bout des doigts

Autor(en): **Danesi, Marco**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **40 (2003)**

Heft 1555

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1021326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'impression au bout des doigts

Douze ans déjà. Raynald Métraux a ouvert son atelier de lithographie en 1991 dans un immeuble du Flon lausannois: cette zone industrielle vouée aux entrepôts dont sont friands les artistes, les boîtes de nuit et les milieux équivoques. L'espace est généreux - 200 mètres carrés. Des presses d'un autre siècle roulent l'encre et la pierre. Lourdes et noircies par le temps, elles ponctuent le va-et-vient des artistes. L'artisan prend son temps, travaille les désirs et les matières. Il est là serein et éternel. Il encre et imprime. Des gestes répétés, inlassables, robotisés, mais encore humains. L'ordinateur et ses nombres sont tenus à l'écart. Le silence des muscles qui poussent les rouleaux s'emplit du froissement des papiers. La modernité est partout, mais la tradition et le savoir-faire émaillent les joies du labeur et de la recherche. S'il se moque de l'odeur de l'encre, il pourchasse le compagnonnage esthétique et les expériences, troublant la

routine et la complaisance. La quête de l'image prime. C'est sa résolution - formelle et sensuelle - qui est au centre du dialogue infini avec les créateurs.

Raynald Métraux est imprimeur, lithographe et éditeur. Sans compter les manifestations et les rassemblements à la gloire de l'estampe contemporaine dont il est l'instigateur. On peut les énumérer: le Groupement des artisans du livre (GRAL) avec l'atelier Saint-Prex notamment, le Club romand de l'estampe originale en compagnie du galeriste genevois Anton Meier (CREO), le Forum de l'estampe et de l'édition d'art organisé à Lausanne et soutenu par l'association Graphirama.

Pour fêter une activité aussi foisonnante que rare, le Cabinet cantonal des estampes du Musée Jenisch à Vevey l'accueille dans ses murs, entouré des œuvres qui ont surgi de son entêtement jubilatoire au service de l'estampe. Un assemblage décousu et aléatoire de travaux d'une cinquantaine de plas-

ticiens - figuratifs ou abstraits - qui le touchent, qu'il aime au-delà de toute synthèse rassurante. Peu importe la cohérence des choix. L'ambition de Raynald Métraux est de renouer la chaîne de production qui va de la transmission du savoir jusqu'au bonheur de la représentation. Son épanouissement est primordial. Voilà tout. Même si pour survivre la commande est essentielle et l'alimentaire sert à satisfaire le besoin financier. Il est inutile de se voiler la face.

Un catalogue remarquable achève l'hommage. On y voit le lithographe à sa presse et à sa peine. Les mots du métier surplombent l'ouvrage. On y apprend que la matrice est le support d'impression et que la pierre lithographique est toujours son berceau, même à l'âge des réseaux virtuels. *md*

Atelier Raynald Métraux, impression et édition d'estampes contemporaines, Cabinet cantonal des estampes, Musée Jenisch, Vevey, 13 mars - 1er juin 2003.

Le film

C'est le poète qui doit mourir

Le générique de fin a remplacé l'image, accompagné du thème musical de Philip Glass. La lumière s'installe progressivement, rendant le contour des fauteuils, des visages, plus précis. C'est à ce moment-là que l'on peut mesurer l'impact, la force, la qualité du film. Par l'observation des spectateurs qui se refusent à quitter leur siège, restent muets, retardent le moment de prendre la sortie pour retrouver le programme de leur soirée.

Ceci se produit inmanquablement à l'issue de la projection de *The Hours*, de Stephen Daldry, adapté du roman de Michael Cunningham (l'auteur de *La maison du bout du*

monde) avec Nicole Kidman qui interprète avec une belle sensibilité le rôle de Virginia Woolf. C'est en effet l'écrivain qui marque le rythme des 24 heures des trois femmes: elle-même, Clarissa l'éditrice (Meryl Streep) et Laura, mère au foyer (Julianne Moore).

Trois histoires, situées respectivement en 1923, 1951 et 2002, qui, par un jeu de correspondance, expriment une compréhension réciproque marquée par des cris et des sanglots qui souvent se mélangent. «Mon idée est de faire communiquer ces grottes entre elles, et que chacune s'offre au grand jour, le moment venu» (Virginia Woolf, *Le journal d'un écrivain*, 1923).

Deux clés nous sont donc données: «communiquer» qui trouve son point d'orgue dans le dénouement et «s'offrir au grand jour», accepter de reconnaître sa richesse intérieure et la présenter au regard de tous.

Comme certains films montrant la coexistence d'êtres de nature différente (les morts et les vivants, les terrestres et les visiteurs d'autres planètes) qui se distinguent entre eux par une démarche, un regard différent, par un flottement du corps, *The Hours* met en scène des êtres qui vivent leur vie et d'autres qui se situent légèrement à côté, enrobés de conventions et d'alibis, avec en eux, un sentiment insidieux de

plus en plus douloureux.

C'est effectivement la situation et le destin de Clarissa, Virginia et Laura qui sont appelées, sans délai, à une prise de conscience qui pourrait les conduire à la mort, mais c'est le poète qui doit mourir, car Virginia Woolf a décidé de ne pas condamner son héroïne.

S'offrir au grand jour le moment venu, ces mots s'impriment dans l'esprit des spectateurs immobiles. La recherche, la révélation et la communication de son vrai moi, authentique, construit au fil des années sont un passage obligé: on ne gagne pas la paix en évitant la vie.

Eric Braun